

Edmund Jankowski

"Eliza Orzeszkowa", Edmund Jankowski, Warszawa 1973 : [recenzja]

Literary Studies in Poland 6, 107-118

1980

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Book Reviews

Comptes rendus de livres

Edmund Jankowski, **Eliza Orzeszkowa**, Warszawa 1973, pp. 632.

L'un des charmes du grand art est qu'il s'agit d'expériences profondément vécues, qu'il a été créé par de grands hommes, qu'au moyen de ces oeuvres nous entrons en contact avec les mânes de Dante, Michel-Ange ou Beethoven, qu'elles sont vraiment l'expression de ce qu'ils ont senti. De là vient que – en dépit de l'opinion courante – l'intérêt porté à la biographie des créateurs n'est pas un intérêt uniquement extra-esthétique; le travail des biographes donne quelque chose de plus qu'un commentaire aux oeuvres.

(S. Ossowski, *U podstaw estetyki – A la base de l'esthétique*)

Artistes, écrivains – hommes vivants. Bagatelle! Il faut, ni plus ni moins, « ressusciter » tout simplement un personnage d'il y a cent ans ou plus.

Dans le cas qui nous intéresse, celui d'Eliza Orzeszkowa, le centenaire de sa naissance est tombé en 1941, dans la plus dure période de l'occupation; en 1960 nous célébrions le cinquantenaire de sa mort. Que de changements sont intervenus pendant ce temps dans le monde et dans notre vie publique et sociale; c'est aujourd'hui un lieu commun que de dire qu'au cours des vingt et quelques dernières années, du vivant d'une génération, nous avons vécu toute une époque. Et pourtant...

Quand nous prenons en main les autographes jaunis des lettres ou les manuscrits d'Eliza Orzeszkowa, nous retrouvons sur plus d'un d'entre eux les traces figées des gouttes de cire des bougies; à leur lueur, assise à son petit bureau, dans un cabinet aménagé sans goût, Madame Orzeszkowa écrivait ses oeuvres.

Quand on la conduisait pour la première fois en 1852 à l'école, à Varsovie, la future femme de lettres a fait tout le trajet de Grodno à la capitale en carrosse, le chemin de fer n'ayant été mis en service entre les deux villes qu'à la fin de 1862.

Le téléphone a été installé dans l'appartement d'Orzeszkowa peu avant sa mort, en février 1909, et Madame Orzeszkowa, une personne de soixante-huit ans, écrivait, égayée, à un ami: « Par divertissement [...] nous parlons au moyen du téléphone récemment installé avec diverses personnes ».

Quand, en 1909 – serait-ce par hasard la première fois? – elle est allée au « cinématographe », elle a exprimé ses impressions dans les termes suivants:

[...] dans l'horrible baraque du cinématographe il y avait une cohue immense et on étouffait, on montrait diverses figures extrêmement mobiles et plaisantes, et alors que mes compagnes riaient aux larmes et s'amusaient à merveille, j'étais prise d'une folle nostalgie du disque d'or du soleil, de l'étendue silencieuse de la plaine, du chant sans paroles que le coeur entend.

Voyons encore comment Madame Orzeszkowa a accueilli le magnétophone, ou plus exactement son vénérable ancêtre qui s'appelait phonographe: « Un monsieur est venu chez elle avec un phonographe, à l'époque récemment inventé, pour en faire la démonstration et enregistrer sur le rouleau la voix de la célèbre femme de lettres. Nous avons pris place autour de la table où était placé le merveilleux instrument, et nous avons mis dans nos oreilles des tubes en caoutchouc. Le phonographe hennissait, hurlait, sifflait, sanglotait. Madame Orzeszkowa s'est recroquevillée sur elle-même et est devenue „grise”. Enfin est venu le moment où elle devait parler à l'appareil – elle voulait transmettre à Edison, au-delà de l'océan, les salutations des bords du Niémen. Mais sa voix s'est brisée, ne voulait aucunement sortir de la gorge. Plusieurs fois elle a essayé de parler, elle toussotait, bégayait, jusqu'au moment où, après avoir abîmé quatre rouleaux, le démonstrateur ait renoncé à augmenter sa collection de voix de personnalités, et Madame Orzeszkowa à qui les discours devant les hommes réussissaient toujours, ne pouvait s'expliquer son trac devant l'étrange appareil ».

Faut-il encore compléter ce tableau vieux temps en rappelant sa photo le plus souvent reproduite? Donnons d'ailleurs de nouveau la parole aux mémorialistes: « Près [...] des lettres [...] se trouvait dans le petit tiroir du bureau en bois de noyer une photo d'Orzeszkowa aux formes abondantes. Visage banal. On ne pouvait y déceler cette bonté toute de sagesse dont débordaient ses livres et sa vie. Sa silhouette, enserrée dans le corset à la mode, était dignement

couverte de soieries. Il y avait en plus le chignon artistement roulé au sommet de la tête, une chaîne de montre deux fois enroulée autour du cou et de nombreuses bagues aux doigts courts. La photographie avait l'air „digne”. Il n'est pas exclu que le photographe de Grodno, ébloui par l'honneur de photographier la célèbre romancière, ait voulu se „surpasser”, ait fait tourner la tête à Madame Orzeszkowa, ait placé sa main garnie de bagues au tout premier plan, puis, ayant roulé avec fracas le store du toit en verre, courait dans l'atelier comme un „possédé”, se cachait coup après coup sous le voile couvrant le châssis de l'appareil, faisant tant et si bien qu'en définitive il a privé la pauvre femme de l'expression agréable de son visage. On ne sait au juste ce qu'il en avait été, mais le fait est là que la photo est sortie bourgeoise ».

Ainsi... vaut-il la peine de « ressusciter » la vieille dame uniquement pour hausser les épaules devant son vieux genre? Peut-être se contentera-t-on d'une autre incarnation d'Orzeszkowa vivante? De fait, l'écrivain vit aussi longtemps que ses oeuvres, ses pensées et ses tableaux circulent parmi les lecteurs comme le sang circule dans les veines, alimentant l'organisme de l'oxygène qui permet la respiration et l'absorption des substances nutritives.

Dans ce sens, Orzeszkowa n'a jamais cessé d'être un écrivain vivant. La preuve en est dans les millions d'exemplaires de ses romans, dans le succès soutenu de quelques-unes de ses oeuvres les plus remarquables; la preuve en est dans l'intérêt porté à l'auteur du *Cham (Rustre)* par l'étranger, non seulement l'Union Soviétique où les tirages de ses oeuvres battent des records étonnants et où le plus grand nombre même d'exemplaires est immédiatement emporté par les lecteurs. Même après la deuxième guerre mondiale où depuis longtemps s'est terni l'éclat du positivisme et de la littérature du XIX^e siècle en général, on continue à traduire Orzeszkowa en Bohême et en Hongrie, en Chine et en Yougoslavie, en Italie et en France toujours difficile...

Evidemment, à différentes périodes tel ou autre critique, et plus souvent encore feuilletoniste, censurait la littérature vieux jeu d'Orzeszkowa, son style traînant, les défaillances ou les vices de la composition, l'ennuyeuse moralisation. Coup sur coup tel Zoïle ou fonctionnaire sûr de lui raye de la lecture personnelle ou scolaire tel ou autre roman d'Orzeszkowa. Ce sort a atteint même *Cham*, les *Dziurdziowie*

et *Nad Niemnem* (*Au bord de Niémen*), sans parler des *Dwa bieguny* (*Deux pôles*). Après peu d'années cependant, les oeuvres défavorisées rentrent dans les grâces... sinon de la critique, du moins des lecteurs. Bah! des choses même étonnantes se passent – ou si l'on veut inquiétantes: des librairies disparaissent, tels des best-sellers, non seulement les chefs-d'oeuvre d'Orzeszkowa, mais aussi ses romans médiocres de jeunesse. Ainsi la Biblioteka Powszechna (Bibliothèque Universelle) a édité en 1959, à vingt mille exemplaires, le filandreux et verbeux *Pamiętnik Wacławy* (*Journal de Wacława*) qui, également, a été acheté en entier.

Il va sans dire que l'impitoyable processus qui vieillit même les chefs-d'oeuvre de portée mondiale, estompe peu à peu l'éclat des oeuvres d'Orzeszkowa, mais il en reste toujours suffisamment pour témoigner de la vitalité littéraire de l'auteur de *Gloria victis*. Aussi pouvons-nous longtemps encore ne pas nous inquiéter du sort d'Orzeszkowa vivante parmi les lecteurs.

Puisque les chiffres et les faits le prouvent, soit, Orzeszkowa est un écrivain vivant. Après cent ans, ses oeuvres trouvent encore le chemin des lecteurs, par quoi l'on voit qu'elles ont aujourd'hui encore quelque chose d'important à leur dire. Le secret de cette « modernité » inespérée a peut-être été découvert par le grand disciple – indépendant – et continuateur d'Orzeszkowa, Maria Dąbrowska, au moment où elle écrivait dans son bel essai consacré à l'auteur du *Cham*, que nous retrouvons même dans les oeuvres médiocres d'Orzeszkowa « des marques d'un grand art semées de-ci, de-là, „un savoir effarant” sur les passions motrices de l'homme, un pittoresque inégalé dans la description et une justesse psychologique pénétrante ». Et il y a toute une série d'oeuvres « où ces marques artistiques parviennent à un épanouissement triomphal et où l'excellente femme de lettres se hisse au sommet de l'art de signification mondiale ».

De nombreux écrivains polonais et étrangers partagent ce jugement de l'auteur des *Noce i dnie* (*Les Nuits et les jours*). Ayant lu *Nad Niemnem*, l'excellent polonisant français Paul Cazin s'était écrié, emporté par l'art littéraire d'Orzeszkowa: Et l'art y est magnifique, et le traducteur yougoslave Petar Vujicić demandait à Jarosław Iwaszkiewicz pendant qu'il travaillait sur la traduction de ce chef-d'oeuvre: « pourquoi parle-t-on si peu en Pologne d'Orzeszkowa? Pourquoi

vous n'écrivez pas sur elle? Pourquoi les jeunes écrivains semblent n'en faire aucun cas? Pourtant c'est un phénomène littéraire gigantesque ».

« Phénomène littéraire gigantesque » – c'est ainsi aussi que sentaient la grandeur d'Orzeszkowa, et l'exprimaient dans leurs lettres ou leurs articles, Jaroslav Vrchlický, Ivan Franko, Mikhaïl Saltikov-Chtchedrine, Siemion J. Nadson...

Ainsi il ne fait pas de doute que l'oeuvre d'Eliza Orzeszkowa, vivante il y a quelques dizaines d'années, a gardé jusqu'aujourd'hui sa vitalité, bien que l'auteur de *Nad Niemnem* ait effectivement usé d'une syntaxe quelque peu vieillie, ait manifesté une certaine prédilection pour les figures rhétoriques et les ornements stylistiques, et, pendant de longues années, ait écrit et dit: *wziąść* (au lieu de *wziąć*), *wschody* (au lieu de *schody*), *jestem dobrą* (*jestem dobra*), *ta razą* (*tym razem*), *cós* (*coś*), *zwierzę* (*zwierzę*), et au contraire *lesny* au lieu de *leśny*, et ainsi de suite.

Il est évident que son écriture porte l'empreinte de l'époque et du *genius loci* – du polonais « chantant » et étalé de la région frontalière de Grodno – Vilnius, alimentée avec le temps du dialecte « au miel d'or » comme dirait sans doute Norwid, des hameaux de hobereaux. Que ceux que ces particularités agaceraient ne prennent pas en main non seulement Orzeszkowa, mais également Mickiewicz; ils passeront mieux leur temps à lire le journal. C'est une malice d'ailleurs injustifiée: le lecteur polonais d'Orzeszkowa a prouvé qu'il sait déceler l'or pur sous la patine. Le même don est requis pour ne pas s'effrayer du vieux genre de la dame provinciale de Grodno et savoir retrouver sous le schéma de sa biographie la vérité sur l'homme.

Sur quoi cependant construire cette vérité si Orzeszkowa avertissait elle-même et par programme:

La vie m'a désappris les confidences personnelles [...] quelles que soient les conséquences que mon silence peut avoir pour l'opinion des hommes sur moi aujourd'hui et pour ma mémoire plus tard, je serai muette et garderai toujours le silence sur l'histoire de ce qu'on appelle dans la langue courante le coeur de la femme.

Une autre fois elle assurait:

L'inclination aux confidences est le propre des âmes jeunes, explosives, non encore mûres, ou de celles qui ne sont jamais en mesure de se rendre compte

d'une certaine vérité, amère peut-être, mais presque générale. Cette vérité c'est le fossé profond qui sépare les individus humains, seraient-ils de très près et fortement liés entre eux.

Et encore :

Pour ce qui est des mémoires, je ne sais pas, mais je ne sais ni n'aime étonnamment pas écrire sur ma propre vie...

Même à Tadeusz Bochwic, le plus privilégié de tous les correspondants auxquels elle ait eu affaire, elle écrivait :

Vous l'avez peut-être remarqué, je ne me laisse pas facilement aller aux confidences, tout d'abord parce que, comme dit Slowacki : « ma tristesse a appris le silence dans la solitude », et puis surtout parce qu'on ne peut se confier autrement qu'en s'accrochant aux hommes qui ont été les agents de nos misères et souffrances. Pour se confier, il faut accuser. Et c'est ce que je ne veux pas. Par principe et élan du coeur je ne veux pas accuser les hommes, ceux surtout qui reposent déjà dans les tombeaux et sur les tombeaux desquels j'ai fait le signe de la croix d'adieu – et de pardon. C'est la raison pour laquelle je ne parle jamais de mon passé et n'explique à personne pourquoi ma vie a emprunté les chemins qu'elle a suivis.

Quoiqu'on puisse trouver davantage encore d'aveux de ce genre dans les lettres d'Orzeszkowa, il ne faut pas les prendre au pied de la lettre : ce n'est que théorie, peut-être même un masque délibérément affiché pour faire obstacle aux questions et interrogatoires trop curieux et inquisiteurs, pour tenir fièrement à distance les reporters et les bavards. « [...] le lyrisme me plaît uniquement dans les choses imprimées ; dans les entretiens de vive voix ou par correspondance, je l'évite comme je peux », déclarait-elle dans une lettre à Ostoja, mais il était plus difficile de tenir parole quand on écrivait plusieurs lettres par jour. Tous les mois en effet près d'une centaine de lettres parvenait à Grodno de diverses parties du monde, et Madame Eliza Orzeszkowa, une personne bien élevée, s'efforçait de répondre à toutes.

Est-ce que vous savez, mon Cher, demandait-elle à Leopold Méyet, que le seul courrier : timbres, envois, télégrammes, me coûte plus de 100 roubles par an ?

Écrire des lettres « aux plus diverses figures individuelles et collectives, connues et inconnues, dans quatre-vingt-dix cas sur cent absolument pas intéressantes », suscitait chez Orzeszkowa une authentique « phobie épistolaire » ; mais justement dans ces quatre-vingt-dix

cas se frayait parfois un passage l'alerte ruisseau du lyrisme, source inappréciable pour connaître Orzeszkowa vivante.

Commençons par cette grande activité épistolaire. La femme de lettres à qui il devait être donné de passer toute sa vie dans la province la plus reculée, recherchait un contact avec les hommes de pointe de son époque pour compenser en partie au moins son isolement dans le monde de la culture. Mener un entretien confidentiel avec des hommes choisis apparaissait être le besoin le plus profond, quoique pas facile à manifester, de l'habitante du « chalet dans la forêt » de Miłków ou, plus tard, de la gentilhommière de Grodno.

Dans les années « d'ouragan et d'emportement », pendant que se formait sa vision du monde, ses lettres privées, toutes d'hésitations, d'interrogations et recherches, reflétaient ce processus difficile de naissance de la conscience idéale de l'homme contemporain de Buckle, Spencer, Darwin; du Polonais écrasé par le désastre de l'insurrection; de la femme qui cherchait, à la suite de Mill ou de Legouvé, une issue de l'impasse féministe. Ce rôle incombait dans la vie d'Orzeszkowa à sa correspondance avec Józef Sikorski, Teodor Tomasz Jeż ou Jan Karłowicz.

Orzeszkowa a mené pendant plusieurs années l'entretien épistolaire le plus extraordinaire avec Aureli Drogoszewski, un homme qu'elle ne connaissait pas personnellement; une rencontre, d'ailleurs fugitive, n'a eu lieu qu'en mai 1909, alors que la correspondance d'Orzeszkowa avec Drogoszewski n'était plus qu'un souvenir. C'était donc comme un sceau imprimé sur une enveloppe depuis longtemps cachetée... Avant toutefois que ceci ne se produisît, un dialogue de pairs s'établit entre la grande femme de lettres et le critique débutant, perspicace mais méconnu et comme suffoqué par l'enseignement; avec quelle sincérité et combien de détails elle parlait à Drogoszewski d'elle-même, de ses idées littéraires, de son attitude devant le socialisme, de sa mystique même. Et ce qu'elle n'a pas dit dans ses lettres, elle l'a ajouté dans ses souvenirs des années de jeunesse, spécialement écrits pour lui.

Trente ans au moins Orzeszkowa était liée d'amitié avec l'avocat varsovien Leopold Méyet qui se chargeait de la difficile fonction de plénipotentiaire de la femme de lettres auprès des rédactions et des éditeurs. Pendant ces longues années, le près respectable

Méyet a reçu d'Orzeszkowa plusieurs centaines de lettres, et bien qu'il n'y fût en général question que d'affaires quotidiennes et terre à terre, elles ont plus d'une fois et très inopinément été le reflet justement de l'histoire du coeur, pour user du style de ce temps. A Méyet, l'Harpagon littéraire, l'infatigable chasseur de manuscrits, autographes et souvenirs des grands créateurs de notre culture, incombait le don royal des mémoires d'Orzeszkowa (dans la version complétant les souvenirs offerts à Drogozewski).

Orzeszkowa correspondait avec Aleksander Świątochowski, elle causait avec son amie Maria Konopnicka, menait des entretiens épistolaires avec Adam Asnyk, Ignacy Baranowski, Michał Bałucki, Stanisław Krzemiński, Ostoja, Maryla Wolska, Lucjan Rydel, Marian et Kazimierz Zdziechowski, et de nombreux littérateurs de diverses régions de la Pologne et de l'étranger. Le moins cependant avec les romanciers polonais d'égal talent; sauf peut-être avec Władysław Reymont dont elle avait dit une fois que, de même que le globe terrestre repose sur Atlas, ainsi sur lui s'appuie la littérature romanesque polonaise, et, à son jubilé, elle le saluait avec ces mots de Rej: « Je lui cède le pas... » Ses échanges de lettres avec Józef Ignacy Kraszewski se sont bornés à des gestes de courtoisie ou à des lettres « intéressées », bien que l'auteur de la *Stara baśń* (*Vieille légende*) ait appartenu aux potentats de l'art épistolaire. Bolesław Prus et même Stefan Żeromski ne sont pas allés au-delà de deux ou trois lettres, quoique l'auteur des *Ludzie bezdomni* (*Sans-gîte*) et des *Echa leśne* (*Echos sylvestres*) pût dans un certain sens se considérer comme l'héritier idéal de l'auteur de *Nad Niemnem* et de *Zygmunt Ławicz*. Et enfin le fait le plus digne d'attention: il ne s'est conservé — parce que sans doute elle n'a jamais existé — aucune lettre de Henryk Sienkiewicz à Orzeszkowa de caractère privé. On a récemment retrouvé, il est vrai, de faibles traces de leur correspondance, celles-ci concernant cependant de menues affaires: des cotisations à des fins publiques, la recommandation de quelqu'un se trouvant dans le besoin... Pas une trace de discussion sur quelque problème, d'échange d'idées, comme on aurait pu s'y attendre avec de tels correspondants. Cet isolement parmi les grands était une épine douloureuse dans la vie d'Orzeszkowa.

Enfin nous avons aujourd'hui tout un bloc de lettres — à Tadeusz Bochwic — de 1908—1910, où nous pouvons puiser à pleines mains

des matériaux pour le portrait d'Orzeszkowa. Peut-être Bochwic aurait-il eu pour concurrent Tadeusz Grabowski, le co-auteur de *Ad astra*, si le philosophe capricieux, naturaliste et littérateur, avait voulu lire les lettres-volumes, les lettres-oiseaux, qui lui étaient adressées de Grodno.

Parfois, quand l'entretien « d'âme à âme » avec le partenaire choisi était impossible, comme c'était le cas de Franciszek Godlewski, Orzeszkowa ne se bornait pas aux lettres officielles plus ou moins aimables: elle notait pour elle-même les confidences les plus intimes; ces notes – nerveuses, faites à la hâte, presque chiffrées – parvenues presque par miracle jusqu'à nos temps sans trop d'avatars, sont un matériau autobiographique unique de son genre.

Et maintenant ces centaines et milliers d'autres lettres, ressenties par la grande citoyenne de Grodno comme un cilice de sa vie de tous les jours. Qui s'adressait à Orzeszkowa, pourquoi?

Les jeunes, les écrivains débutants, lui envoyaient des échantillons de leur talent, heureux de faire le stage littéraire sous la direction de l'excellente femme de lettres. Heureux si aux lettres étaient joints uniquement des vers, mais il arrivait que c'étaient d'épais in-folios de romans dont les auteurs attendaient toujours une analyse approfondie, allant même jusqu'à vouloir « extorquer » une préface. Qui ne voyait-on pas marquer ainsi sa présence à Grodno: Jadwiga Marcinkowska, Helena Romer Ochenkowska, Alina Świdarska, Maria Napieralska, Aniela Kallas (Korngutówna), Eugenia Żmijewska, Franciszek Rawita Gawroński – pour ne citer que quelques noms parmi ceux qui se sont taillé une place, serait-elle la plus modeste, dans la littérature.

Parfois cependant, « se proternant aux pieds de Madame », quel qu'un suppliait de lui donner un soutien littéraire et... financier. Un autre usait de chantage menaçant Orzeszkowa qu'il se suiciderait au cas où il n'obtiendrait pas quelque soutien. Pendant le boycottage par les Polonais de l'Université de Varsovie, un jeune étudiant demandait « s'il peut sans porter atteinte à son honneur et à l'honnêteté nationale s'inscrire à l'Université de Varsovie, car le départ pour n'importe quelle ville universitaire russe ruinerait sa famille et serait fatal pour sa santé ».

Ignacy Chrzanowski, inquiet par les reproches faits à son *Historia literatury niepodległej Polski* (*Histoire de la littérature de la Pologne*

indépendante) par Stanisław Tarnowski, s'adressait à Orzeszkowa pour qu'elle décide si son oeuvre, comme le suggérait le critique cracovien, n'aurait pas une influence néfaste sur la jeunesse. (Cette fois Orzeszkowa a répondu avec une entière satisfaction par un ample compte rendu critique et littéraire, enthousiaste pour l'ouvrage concerné, l'appelant « joyau d'une plume noble et pleine de sagesse ».)

Les rédacteurs de différents périodiques sollicitaient la collaboration de la femme de lettres, les lecteurs faisaient la chasse à ses autographes, et il ne manquait pas parmi eux des amateurs du fond de la Russie ou de Suède. En plus des « quarante-sept amies » et adorateurs qui édulcoraient les ennuyeuses lettres: « Toi qui » et ainsi de suite, la poste apportait à Orzeszkowa des polémiques irritées contre ses idées, ne serait-ce que contre son article sur Renan, des remarques caustiques sur le „Kurier Litewski” et nombre d'autres.

En outre, comme s'en plaignait Orzeszkowa :

Il n'y a en ce pays aucune affaire à l'occasion de laquelle on ne me tirât par la robe. A quelque endroit qu'une église se construise, une maison d'aliénés s'ouvre, un périodique se fonde, les hommes s'arrachent les cheveux et écrivent : fais ceci, fais cela, écris, ramasse des cotisations, avertis, etc.

Ainsi donc, la très abondante correspondance d'Orzeszkowa, ses notes personnelles arrachées à l'oubli, enfin quelques tentatives mémorialistiques délibérément composées, un peu stylisées peut-être (entre autres les *Wspomnienia* — *Souvenirs* — et *Pamiętnik* — *Mémoires* — ainsi que *Autobiografia w listach* — *Autobiographie par les lettres*), telle est la première source, et combien abondante, qui permet de pénétrer dans le secret de l'âme de l'auteur de *Nad Niemnem*, rompre « le complot du silence » qu'elle s'était imposé elle-même, retrouver sous le masque de la bonne éducation et du ton conventionnel l'homme vivant.

Orzeszkowa — la plus grande romancière polonaise de son temps, peut-être même la plus éminente individualité féminine au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle — éveillait un intérêt compréhensible chez ses contemporains. Aussi trouvons-nous dans les relations et souvenirs de ceux qui avaient eu affaire à elle, de très intéressants jugements sur elle, sur sa vie, non seulement sur ses oeuvres et son art littéraire, mais aussi sur elle en tant qu'homme.

Restent enfin pour connaître la femme de lettres les témoigna-

ges objectifs: photographies, documents d'archives, restes de sa bibliothèque, extraits d'état civil, contrats, factures (surtout du temps où elle tenait une librairie à Vilnius, où la marchande Elizaveta Venediktovna entretenait des contacts fréquents avec les administrations), jusqu'aux menues notes sur la laine à tricoter et les menus ouvrages de femme, jusqu'aux souvenirs sentimentaux sous forme de fleurs séchées qu'il ne faut pas identifier avec ses albums de fleurs connus, voire même retentissants, et autres manifestations analogues de sa passion de « botaniser ».

Des bribes d'informations peuvent être lues, avec la plus grande circonspection, entre les lignes de ses textes, et nous savons d'avance qu'un « reste » — pour paraphraser le plus grand connaisseur, jusqu'à ce jour, de la psychologie humaine — un reste d'ailleurs pas futile le moins du monde, sera toujours « silence »...

Tant de matériaux et, chose caractéristique, le sort a épargné à Orzeszkowa non seulement les commérages et les anecdotes, mais presque la biographie.

Quelle Orzeszkowa connaissons-nous? Généralement nous lisons ou entendons sur elle: citoyenne inflexible, moraliste sévère de la vie sociale, femme de lettres « tendancieuse », solitaire de Grodno. Stanisław Brzozowski l'a joliment appelée un jour « soeur cadette de Mickiewicz » et ce titre revient de droit à Orzeszkowa, mais, avec l'honneur, elle a pendant de longues années partagé le destin héroïque de son « frère aîné » Adam. On ne pouvait pas autrement à son propos — seulement de haut. Autrefois on disait: gardienne et sénéchale des confins, maintenant: combattante du progrès, et quelque part parmi ces qualificatifs se perdait et se perd Orzeszkowa « vivante ».

Dans le présent essai, qui n'est ni une pleine biographie ni un calendrier, nous aimerions ne pas nous écarter d'une limite difficile à garder, quelque part entre « la mythologisation et la pédanterie », ce qui, dans ce cas, signifierait: ne rien laisser échapper de sa grandeur, mais aussi refuser que prédominent les futilités, les petits détails peu importants, les curiosités qui flattent agréablement les goûts des lecteurs mais déforment la vérité.

Faux parce qu'unilatéral serait le portrait d'Orzeszkowa héroïque, dépourvue de contradictions, bourrée de vertus civiques *ad usum delphini*, mais aussi celui d'une femme trotinant invariablement en pantoufles.

Orzeszkowa est également vraie quand, au risque de sa vie, elle défend les enfants juifs en 1881 ou 1905, que quand elle tisse astucieusement « l'intrigue et l'amour » pour faire aboutir le mariage de la belle demoiselle Krausharówna; quand elle sauve la vie à Traugutt et quand elle vend aux Russes les biens hérités de son père; quand elle livre à l'aide de ses amis des batailles aux éditeurs pour obtenir les plus grands honoraires et quand elle « place » des milliers de roubles dans les éditions de Vilnius; quand elle rêve que sa gloire « orne la face humiliée de la Patrie » et quand elle donne son propre argent pour faciliter à ses amis les démarches en vue d'obtenir pour elle... le prix Nobel; quand elle se livre à de voluptueuses méditations sur la manière de créer au docteur Zygmunt Świącicki un « petit paradis », et au moment où, ne se souvenant de rien et sans rancune, elle « attend » trente ans presque Stanisław Nahorski... et quand elle reniera presque ce sentiment dans ses lettres des deux dernières années de sa vie.

Et peut-on tenter de montrer l'écrivain vivant sans toucher aux problèmes de son atelier de créateur et à l'histoire de sa célébrité? Un membre actif de la société asservie sans essayer de plonger un regard dans les coulisses des jeux politiques dans lesquels il s'engageait lui-même ou dans lesquels il était entraîné par d'autres? Et peut-on le détacher de la toile de fond familiale, de ses proches, du tableau des lieux, les plus importants au moins, où il a vécu et créé?

Essayons donc, à partir des lettres, des souvenirs et des documents, des feuillets en partie pâlis et des portraits noircis, de dégager la silhouette d'Orzeszkowa vivante, lui donnant à elle-même le plus souvent possible la parole.

Sans chercher le sensationnel ne cachons pas la vérité, et souvenons-nous de l'avertissement du critique qui, il y a plus de cinquante ans, écrivait dans le compte d'une des oeuvres d'Esik (Hoesick): « Aux esprits géniaux on peut fouiller toutes les cachettes du coeur, on peut les talonner, à la condition toutefois que cela conduise à la découverte du sens, des raisons, des lois de leur existence et de leur création. Si on n'y parvient pas — on manque son but ».

Rés. par l'auteur

Trad. par *Lucjan Grobelak*